

étudiants, les professeurs ? « Une bande d'affalés qui ne veulent rien comprendre. » Les collègues ? Ils se coupent mutuellement l'herbe sous le pied et se font des sourires hypocrites. Et que doit-elle faire le soir, le samedi, le dimanche ?

... je déverse une mer d'encre rouge sur des copies d'examen et des travaux fabuleusement bâclés, j'assiste aux réunions et aux conférences de toutes sortes inventées pour éloigner de leur jardin les professeurs sans ambition, ceux qui ne pensent qu'à s'étendre au pied d'un arbre et à lire de la poésie. (p. 67)

Heureusement, il y a, parfois, les rires des étudiants. « Ces rires sont de petites villes flottantes que j'habite un instant et qui ressemblent à un pays ». Mais la déconvenue de la jeune enseignante est telle qu'elle songe à abandonner son métier ; « ... j'en ai assez, dit-elle, du savoir. Moi aussi. »

Pour parler d'une autre déception, celle de Karim, « un homme d'été, de sable, de soleil » qui ne s'habitue pas au froid québécois, Diane-Monique Daviau se montre plutôt tendre, légèrement ironique. Certes, Karim est malheureux au Québec, car « il est un homme de soleil, et en homme de soleil il dit : « le soleil devrait luire pour tout le monde. » Pourquoi vivre sans cette lumière chaude, sans mer, sans sable ? » (p. 36) Bien sûr, comme Marcia, la jeune Chilienne dont parle Marilù Mallet dans *Les compagnons de l'horloge-pointeuse*, Karim souffre du froid : « les pieds gelés, par Allah, c'est terrible, ou le vent qui vous pâme, les cils et la barbe transformés en glaçons, les enfants qui toussent à se faire éclater la gorge, les voitures qui vous éclaboussent de neige noire et boueuse. » (p. 37) Il se souvient, lui, du sable sous les pieds nus, des palmiers, du parfum du jasmin, des figuiers, des dattes, « des enfants qui jouent à se jeter pieds joints dans la mer ».

Et pourtant. Les efforts que fait Karim pour s'acclimater ne sont pas tout à fait vains. Lui qui ne voulait pas entendre parler de pommes ni de sirop d'érable, il est devenu spécialiste de la tarte aux pommes campagnarde. Et Corinne, son épouse québécoise, a changé, elle aussi :

Le matin, lorsqu'il se lève, sa Corinne a déjà préparé le thé à la menthe, sans lequel la journée ne serait pas une vraie journée. Elle le fait d'ailleurs mieux que lui.

La vie est pleine de contradictions. (p. 39)

Diane-Monique Daviau est professeur d'allemand, ce qui nous vaut quelques aperçus savoureux sur les milieux de l'éducation : *Moi aussi, Comment dites-vous, Pavillon tu es volage, et La paille et la poutre*, sur les mésaventures d'un éducateur qui joue avec beaucoup de zèle le rôle de conscience morale de l'institution où il travaille. Mais on sent un peu trop, dans ces textes, la formation de linguiste de Diane-Monique Daviau. Jongler avec les mots donne parfois d'originales entrées en matière (*Comment dites-vous*) mais quelquefois aussi de bien mauvaises nouvelles (*Problèmes de vis*). Et il y a un rien de pédanterie dans un texte comme *Si l'été se prolonge*. Ceci dit, *Histoires entre quatre murs*, de Diane-Monique Daviau, est un livre plein de promesses.

L'oiseau de fer

de Nadia Ghalem

(Éditions Naaman)

Nadia Ghalem est née en Algérie, à Oran. Elle travaille depuis une vingtaine d'années comme reporter pour la radio et la télévision. Installée au Québec depuis plus de quinze ans, elle est actuellement recherchiste et animatrice à Radio-Canada et à Radio-Québec. Elle a déjà publié un recueil de poèmes, *Exil*, et *Jardins de cristal*, récit paru en 1981 chez Hurtubise HMH.

Les nouvelles de Nadia Ghalem, de facture très conventionnelle, sont sobres, sans recherche. Grâce à des formules inusables, elle plante adroitement un décor, brosse des personnages, les jette dans une aventure. Écriture efficace, austère, un peu terne. Ses héros, dans leurs monologues intérieurs, ont légèrement tendance à discourir. Ils sont jeunes, ambitieux, ils ont de la culture, des idées. Des problèmes de civilisation, aussi, et c'est là qu'ils deviennent intéressants. François, dans *Le regard*, juge sévèrement sa génération, une « soi-disant génération perdue, sans génies, sans espoir, contestant le diabolisme de l'argent par un diabolisme aussi destructeur : la généralisation des drogues plus ou moins frelatées ». (p. 21) Heureusement, il a gardé, lui, grâce à des études en psychologie, un certain respect pour les délicats mécanismes du cerveau humain, « le plus perfectionné des ordinateurs ». Mais

comment se sent-on, en se réveillant, quand on s'aperçoit qu'on a été drogué à son insu au cours d'une soirée mondaine ? Que fait-on quand on apprend que la jeune femme avec qui on était ce soir-là, qu'on commençait à aimer, s'est retrouvée à l'hôpital, pour les mêmes raisons ?

Pascal, le cinéaste de *L'envol des flamants roses*, est coincé entre deux civilisations. Parce qu'il est lui-même né en Afrique, fils d'un colon et d'une Africaine, il ne peut pas supporter les palabres des ethnologues que son travail l'amène à côtoyer. Leur incompréhension, leur manque de tact le hérissent. D'autre part il a voyagé, il s'est occidentalisé. Au début, en revenant en Afrique, il avait eu « la prétention de changer le cours des choses, d'imposer sa marque à tout ce qui le concernait... ». On dirait un personnage de Malraux :

Ils parlaient science, politique, chacun selon sa personnalité ou ses origines. Pascal se sentait marginal face à eux. Il avait décidé une fois pour toutes de se défaire des stéréotypes et des étiquettes. Il se voulait disponible pour ses recherches et il croyait de plus que l'Art restait à la fois le moyen le plus puissant et le moins violent de faire dialoguer les hommes entre eux. (p. 10)

Rien d'étonnant, alors, à ce que l'Afrique qu'il découvre, sous les traits de Lucie, la jeune doctresse guyanaise, lui donne le vertige, lui qui a connu Los Angeles, pourtant, et New York, « avec ses humains déroutants, et son envoûtement ambigu ». L'Art est une chose, la réalité en est une autre, parfois fort troublante.

Jean le petit Amérindien, le protagoniste de la nouvelle qui a donné son titre au recueil, est de loin le plus touchant et le plus attachant des personnages de Nadia Ghalem, à cause de la distance qui sépare les deux civilisations entre lesquelles il tombe, pour ainsi dire, en chute libre. *L'oiseau de fer*, incidemment, a un sujet digne d'Yves Thériault ; qu'on en juge : le petit Jean, qui vit dans une réserve, a reçu de son grand-père une pépite d'or, une *larme de terre*, souvenir des ancêtres qui avaient été « libres comme le chevreuil et forts comme l'original ». Il a la mission de la garder et de la transmettre plus tard à ses descendants. D'abord il accepte mal cet héritage :

